# Théâtre Français. *Le Mercure galant*.

C'est une pièce à tiroirs, dont le comique paraît aujourd'hui trivial et de mauvais ton : autrefois elle faisait briller l'acteur qui, sous divers costumes, y jouait cinq rôles différents ; maintenant, la pièce et l'acteur intéressent peu, et cependant la pièce se joue assez souvent : je n'en suis pas fâché, car je n'ai pas entièrement épuisé toutes les anecdotes sur Boursault, auteur du *Mercure galant*; j'ai encore quelque chose à dire de ses démêlés avec Molière et Boileau, et des tribulations que ces démêlés lui attirèrent : il ne fut pas joué en personne sur le théâtre, comme l'abbé Cotin ; mais il y fut nommé peu honorablement, et on y parla de lui d'une manière très injurieuse. Il y a dans le recueil des ouvrages de Molière une petite pièce intitulée *L'Impromptu de Versailles*, qu'on ne joue jamais, et qui n'a jamais pu l'être que dans certaines circonstances.

On suppose dans *L'Impromptu de Versailles* que Molière fait la répétition d'une pièce qu'il se prépare à jouer devant le roi, et cette répétition amène quelques traits sur les acteurs et actrices qui composaient alors la troupe de Molière. C'est aussi une satire des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui avaient alors la vogue pour la tragédie : ces comédiens étaient pleins d'affectation et d'emphase ; Molière s'en moque avec raison ; mais il ne parle pas de la chaleur, de l'énergie, du pathétique qu'ils mêlaient souvent à cette exagération et à cette enflure. Ils ne se piquaient pas de parler la tragédie ; ils ne croyaient pas que le ton de la conversation ordinaire convient à un poème écrit en vers et en style sublime. Le public était enchanté de leur débit ; et la tragédie était beaucoup mieux jouée sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne que sur celui du Palais-Royal. Le principal objet de railleries de Molière est Montfleury, qui jouait les amoureux tragiques avec un ventre énorme comprimé avec un cercle de fer : on ne conçoit pas comment le public de ce temps-là supportait une pareille difformité. Mais le public d'aujourd'hui en supporte d'autres peut-être encore plus choquantes. Ce Montfleury mourut dans le cours des premières représentations d'*Andromaque* où il jouait le rôle d'Oreste avec le plus brillant succès : c'était à la vérité une chose plaisante qu'un Oreste de cette corpulence, que ni les rigueurs de sa maîtresse, ni la poursuite des Furies n'avaient pu maigrir : l'illusion du talent de Montfleury sauvait cette inconvenance.

Le plus maltraité dans *L'Impromptu de Versailles* est Boursault ; et la pièce ayant été jouée à la cour, Boursault eut le désagrément cruel d'être insulté, bafoué devant le roi, les princes et princesses, et tout ce qu'il y avait en France de plus illustre. Par quel crime s'était-il attiré une aussi sanglante mortification ? Par une petite comédie critique sur *L’École des femmes*, qu'il avait fait représenter à l'hôtel de Bourgogne : on y insinuait que Molière avait voulu peindre dans sa comédie plusieurs personnes considérables de la société. Boursault était attaché à la secte des précieuses : c'était un bel esprit galant, un poète fort médiocre, faisant des bouquets à Iris : il se trouvait engagé malheureuse dans le parti opposé à Boileau et à Molière, et dans les rangs des ennemis de *L’École des femmes*. Il avait cru d'ailleurs se reconnaître dans le personnage de Lisidas, poète envieux et ridicule, placé par Molière dans la critique que lui-même a faite dans *L’École des femmes*, Boursault était un adversaire trop faible pour Molière : il n'avait pas le genre comique ; il ne savait pas manier l'arme du ridicule : rien n'est plus plat que son *Portrait du peintre*. Voici un échantillon des plaisanteries et du comique de la pièce. On prétend se moquer de la réponse d'Agnès à Arnolphe, qui lui demande si elle s'est bien portée en son absence :

Hors les puces qui m'ont la nuit incommodée.

Un personnage de la pièce s'écrie sur ce vers :

                 Voyez quelle adresse à l'auteur !

Comme il sait finement réveiller l'auditeur !

De peur que le sommeil ne se rendit le maître ;

Jamais plus à propos vit-on puces paraître.

D'aucun trait plus galant se peut-on souvenir ?

Et ne dormait-on pas s'il n'en eût fait venir ?

Un marquis ridicule appelle *L’École des Femmes* une pièce tragique ; la compagnie témoigne son étonnement d'un pareil titre, et le marquis se justifie ainsi :

Quand la scène est sanglante, une pièce est tragique ;

Dans celle que je dis, le petit chat est mort.

*L'Impromptu de Versailles* ne resta point sans réponse. Montfleury vengea son père et les autres comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il composa *L'impromptu de l'hôtel de Condé*, où il représente Molière comme un acteur ridicule dans le sérieux et le tragique, et réduit son talent théâtral à celui d'un assez bon farceur. S'il faut en croire cette comédie critique, Molière jouait dans la tragédie de Pompée le rôle de César, et Montfleury fait une description des plus burlesques de la manière dont Molière représentait ce héros romain ; il le compare à une figure de tapisserie :

                   Il vient le nez au vent,

Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant :

Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,

Plus peine de lauriers qu'un jambon de Mayence,

Les mains sur les côtés, etc.

C'est une chose incroyable que la licence effrénée avec laquelle les auteurs et acteurs de ce temps-là se déchiraient les uns les autres, se diffamaient en plein théâtre, se perçaient mutuellement des traits les plus envenimés de la satire. Il y avait alors dans la république des lettres, une liberté voisine de l'anarchie : les différents partis s'attaquaient, se défendaient sans que leur ardeur et leur animosité réciproques fussent tempérées par aucune entrave. Le plus habile, le plus ingénieux, le meilleur écrivain avait toujours raison : malheur au faible, malheur au sot qui se hasardait dans la mêlée ! Il en sortait couvert de blessures.

Boursault est encore auteur d'une petite comédie contre Boileau, intitulée *La Satire des Satires*: ce Boursault me rappelle Candide de Voltaire, jeune homme doux et humain, qui tue un jésuite, qui tue un inquisiteur. Boursault, le meilleur homme du monde, ne tue personne, il est vrai, mais il attaque Molière, il se bat contre Boileau, et sort du combat criblé de coups. Boileau, apprenant qu'on allait le jouer dans une comédie : se plaignit qu'on voulait attenter à son honneur : il eut assez de crédit pour faire défendre la pièce, mais il n'en eut pas assez pour empêcher qu'elle ne fût imprimée. On vit alors que Boursault, qui était un galant homme, n'en voulait point à l'honneur de M. Despréaux, et que cette *Satire des Satires* était la chose du monde le plus innocente : un des plus grands crimes dont on y accuse Boileau, c'est d'avoir mis des alouettes au moins de juin, dans la description d'un repas. Le critique prétend que, dans cette saison, il n'y a point d'alouettes : je laisse la question à décider aux gourmands ou gastronomes. On reproche ensuite à l'auteur des Satire, son jugement sur l'Astrate : la meilleure de toutes les critiques n'attaque pas les satires, mais une épitre au roi, où Boileau s'exprime ainsi :

Et tandis que ton bras des peuples redouté,

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,

Et retient les méchants par la peur des supplices,

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

On s'y égaie beaucoup, non sans quelque raison, sur ce *bras* qui va la foudre à la *main*, et surtout sur cette comparaison du roi qui punit les méchants, et du poète qui gourmande les vices de la foudre que le roi tient en main, et du poète qui tient en main la plume ; de Louis XIV, qui fait la guerre à ses ennemis, et de Boileau qui combat les auteurs. Ce seul endroit est plus plaisant et vaut mieux que toute la comédie du *Portrait du Peintre*.

Geoffroy.